

*aime mieux l'eau du puits que l'eau du ciel.* Cela est si vrai, que dans les années très pluvieuses les fraisiers jaunissent et ne donnent que des récoltes insignifiantes, tant pour la qualité que pour la quantité. Cela tient probablement à ce que l'eau de pluie, en été, est toujours plus ou moins chargée d'électricité; aussi les jardiniers entendent-ils soin, lorsqu'un orage menace, d'arroser copieusement leurs fraisiers, pour les saturer d'avance et les rendre moins susceptibles d'absorber l'eau de pluie. On imaginerait difficilement, si on ne l'avait pas vu, la différence que présentent, au bout de quelques jours, deux planches de fraisiers dont l'une était sèche et l'autre mouillée au moment où la pluie est arrivée. La différence ne sera pas moins marquée pendant le reste de la saison, et la production en est aussi affectée dans une proportion considérable. On voit donc que le jardinier n'a pas seulement à arroser à l'époque de la sécheresse; par un temps pluvieux, il doit forcer les arrosages dans les intervalles qu'il laisse les ondées, afin d'en empêcher les effets pernicieux.

La manière de cultiver les fraises influe beaucoup sur la durée et l'abondance des récoltes. Chaque hampe porte plus ou moins de fleurs auxquelles succèdent des fruits dont la maturité n'arrive que successivement. Si l'on enlève le fruit sans couper son pédicule, comme le font beaucoup de personnes pour s'éviter la peine d'épolucher les fraises avant de les servir, il arrive que ce pédicule, en se desséchant, entraîne la perte des fleurs et même des fruits portés par la même hampe; la récolte totale de la fraise peut en être diminuée de moitié.

Les jardiniers de Paris le savent si bien, que jamais ils ne permettent que des fraises soient cueillies dans leurs jardins autrement qu'avec leurs pédicules; leurs femmes et leurs enfants sont remarquables par leur dextérité et la promptitude avec laquelle elles savent faire cette opération sans ébranler les plantes.

PAUL DE LANOUE.

#### Nourriture à donner aux jeunes animaux.

Bien nourrir dans le jeune âge, c'est préparer l'avenir des animaux, c'est les disposer à acquérir la taille, la conformation, les aptitudes qui sont le but de ceux qui se livrent à l'exploitation du bétail.

Un animal qui n'est pas suffisamment nourri dans l'âge de croissance, ce sera, fatalement, un animal dont il ne sera guère permis d'attendre de profits.

Il y a donc pour le jeune bétail, une alimentation spéciale: il y a donc des rations d'élevage calculées en vue de la formation et du développement osseux et musculaire des animaux pour lesquels on recherche plus ou moins la précocité quand ils sont destinés au travail, à la production de certaines laines. Et comme la lactation est la première période de tout régime alimentaire des nouveaux-nés, il ne faut pas séparer ici l'intérêt des mères-laitières qui, pour être bonnes nourrices, ont à recevoir une nourriture favorisant à la fois quantité et qualité de lait.

On sait que, généralement, la *régime au vert* possède, à cet égard, une incontestable supériorité sur le *régime au sec*, et que, pour l'estomac du jeune animal en demi-sevrage et sevrage complet, il n'est rien de tel que les jeunes herbes. C'est pourquoi, le plus sou-

vent, on cherche à faire coïncider les naissances avec l'époque où, dès leurs premières sorties de l'étable, les jeunes animaux peuvent pâturer des herbes qui ne soient ni trop tendres, ni trop aqueuses, ni trop dures.

#### L'oie : mœurs, incubation, maladies, produits.

L'oie est de tous les oiseaux de basse-cour celui dont l'éducation est la plus facile, la moins coûteuse et la plus productive. Nous nous étonnons toujours que ce bel oiseau ne soit pas plus répandu dans nos campagnes. Pourvu qu'on ait des herbes à donner aux oies en grande quantité, et elles ne sont pas difficiles sur leur qualité, on aura du profit à les élever, et au moins autant d'agrément qu'avec n'importe quel autre oiseau. On peut utiliser pour la nourriture de l'oie les herbes de rebut, en les accompagnant de nourriture plus substantielle. L'oie est l'innocente victime d'un odieux proverbe. Depuis des siècles on répète *bête comme une oie*, et cependant l'oie est loin d'être bête. Nous avouons que sa physionomie décèle peu d'intelligence, mais combien d'hommes supérieurs ont une physionomie assez insignifiante? Malgré son air niais, l'oie est douée d'une bonne somme d'intelligence. Elle en donne des preuves à l'état sauvage comme à l'état domestique.

Originaire des régions septentrionales, dont il fait la richesse, cet oiseau émigre chaque année en automne, pour descendre vers des climats moins rigoureux. Qui ne connaît sa manière de voyager? Doué de grandes et fortes ailes, il s'élève très-haut dans les airs et il y prend toujours une direction arrêtée et réfléchie. Tantôt, selon la direction du vent, il vole en ligne droite, tantôt sur deux longues lignes formant un angle aigu, dont le sommet est occupé par l'individu le plus robuste de la troupe. Quand ce chef de file est fatigué de fendre la colonne d'air, il se réfugie à l'arrière-garde, un autre prend sa place. Le plus grand ordre règne dans la colonie voyageuse. Elle se tient à une hauteur telle que le plomb ne peut l'atteindre. S'arrêtent-elles dans une plaine ou sur les bords des eaux, les oies choisissent un endroit bien découvert, et des sentinelles sont placées de manière à éviter toute surprise. Réduite en captivité, l'oie se montre douce et reconnaissante envers ceux qui la nourrissent. Douées d'une ouïe extrêmement fine, elles reconnaissent, à leurs pas, à leurs allures, tous les gens de la maison. Elles les suivent comme ferait un chien. Elles ont le soin le plus assidu de leurs petits oisons; elles obéissent docilement à la voix de leurs gardiens.

L'oie est devenue domestique depuis des temps immémoriaux. Les Celtes, les Gaulois, les Francs, nos pères, se livraient en grand à l'élevage de l'oie, et ils en envoyaient de grandes quantités en Italie. Pline dit qu'il en venait à pied de nombreux troupeaux du pays des Morin (province septentrionale des Gaules). Il raconte le singulier stratagème qu'employaient leurs conducteurs pour les faire marcher. Ils plaçaient toujours au premier rang les plus fatiguées, de sorte que, la colonne les poussant en avant, elles étaient bon gré mal gré obligées d'avancer. Chez les vieux Grecs et surtout chez les Lacédémoniens, l'oie était regardée comme une volaille très-distinguée et elle faisait l'ornement des plus beaux festins. Rome répu-